

# Petite Nuit

## de Marianne Alphant

Je lis dans les transports en commun. Je ne suis pas la seule. Certains y lisent des copies à corriger, des cours, des corps ou des visages. D'autres cherchent à y lire leur avenir ou à lire sur l'épaule de ceux qui lisent. On se laisse bonnement porté. Emporté. Et par le mouvement du train. Et par une marquerie de présences, de mots et de phrases.

Souvenir d'un trajet avec « Petite nuit » de Marianne Alphant, un livre qui est musique... mouvement... suite de mouvements musicaux.

*« Sois sage ô ma douleur... je me suis récité tout bas,*

*... Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche. »*

À la différence de la Nuit de Baudelaire, celle de Marianne Alphant n'a pas de majuscule. Si elle aussi paraît douce, elle se dit « petite ». La douleur qu'elle apaise semble être une dépression enfantine, retrouvée sur le divan entre les mille « Oui ? » d'un analyste très silencieux. Son mode de traitement, banal et singulier, est la lecture. D'où ce livre fait de mille récits de lectures - autant de « petites nuits » qui, enchaînées les unes aux autres, distrait cette douleur, sans jamais l'éteindre tout à fait.

Si ce livre est musique c'est qu'il est tout mêlé de semi confidences à voix douce - interrompues, reprises, chuchotées, pudiques - et de bribes d'autres récits, d'autres personnes, d'autres époques... Il arrive que l'auteur elle-même se montre interdite devant certains

rapprochements, certaines répétitions. Qu'elle semble surprise de ce qui lui est venu, qu'elle a sorti, ou osé sortir. Ainsi : « *Figures de l'amour, spectres multiples et chuchotants des livres. (...) oh ne me quittez pas, vous êtes le monde, c'est vous qui m'avez créée.*

*C'est vous ma mère – mais peut-on le dire ? »*

La direction de cette musique est tenue. Soutenue. L'obsession conduite au moyen d'images précises qui vont et viennent comme va et vient un objet flottant dans un liquide, qui disparaît pour réapparaître, à chaque fois différent, sous une autre forme, un autre angle... On s'y sent pris dans un mouvement de vague qui vous emporte ailleurs pour vous ramener à du semblable... On pense variation musicale. On évoque des séries graphiques.

L'étonnant c'est qu'à travers des histoires qui ne sont presque jamais les siennes – des morceaux de romans, d'histoire familiale, ou de journaux intimes – Marianne Alphant nous introduit dans le monde intérieur de cette « elle », innommée, capable aussi de parler à la première personne.

Un livre pour elle est bien plus qu'un moyen de transport. C'est un « holding » au sens Winnicot du terme, une bonne, enfin suffisamment bonne façon de porter, supporter, conforter et reconforter un enfant. Un transport donc des plus intimes. Dont il est délicat de parler. Et dont Marianne Alphant parle avec délicatesse et pudeur. Jusqu'à nous faire saisir l'importance de ce bon holding.

Jamais suffisant bien sûr, mais indispensable pour qui a perdu une petite sœur comme sans le savoir, et sans qu'à nous, lecteurs, rien non plus n'en soit jamais clairement dit, on se rend juste peu à peu compte qu'il n'est plus question de cette enfant-là, que les parents s'estompent aussi, qu'il n'en est plus question non plus, et qu'au lieu d'écouter des histoires, on se met à en lire, on s'évade dans la lecture, dans l'ailleurs, voire dans l'érudition et ces histoires de tables tournantes qui rassemblent la famille Hugo qui avait pris ce pli, mais aussi la future impératrice Eugénie et Stendhal qu'on retrouvera en berline pendant la campagne de Russie, après le pillage de Moscou... Tout ça, histoire de croire – enfin, un peu, le plus possible - que tout continue comme avant, enfin presque comme avant. Et que ce qui est arrivé n'est pas vraiment arrivé. Encore une histoire, cela... Oh que les histoires sont bonnes ! Quoiqu'en réalité, elles puissent aussi réveiller la douleur, comme la petite fille dans la neige, dans « L'homme qui rit » de Victor Hugo dont on entend et ré-entend le gémissement bien avant de la voir.

On n'est pas sûr de grand chose en sortant de « Petite nuit » - Faux : j'y ai notamment appris que Stendhal avait dédicacé son chapitre sur Waterloo à une petite fille qui deviendra l'impératrice Eugénie. Depuis, il s'est mis à voisiner dans ma tête avec Lewis Carroll - Mais si l'essentiel reste incertain, on n'en a pas moins beaucoup voyagé, rencontré, perçu et ressenti. Quantité de situations, de noms et de dates se sont multipliés autour du secret retenu qui passe cependant, troublant, et renvoie sans cesse au besoin de lire, et de lire encore.

Cette histoire incertaine et intense, le « Oui ? » interrogatif d'un analyste la scande. Un Oui ? de relance qui en demande plus, appelle autre

chose, une précision peut-être, qui presse la parole et l'aveu, mais pourrait aussi mettre en doute ce qui précède. Un oui ? qui est toute ambiguïté puisque s'il établit une pause dans la typographie comme dans la coulée du récit, puisqu'il y fait refrain, provoque un effet d'entraînement, voire de précipitation, mais tourne aussi tout ce qui n'est pas lui à une chansonnette vaguement dérisoire...

Quoiqu'il en soit de son écouteur – attentif ? agacé ? - Marianne Alphant ne semble jamais douter de l'importance des choses presque invisibles, quasi indicibles, qui peuvent prendre tant de place dans la vie... Sa Petite nuit est un grand livre, vertigineux, qui n'analyse pas, et ne raconte même pas, comme Proust, la fuite dans la lecture, mais nous plonge dedans. S'il est des livres magiques, celui-ci en est un. À s'y « ensevelir », à y lire entre ses lignes, on en oublie combien c'est écrit, et bel et bien écrit – c'est-à-dire travaillé, agencé, composé et pesé - pour produire ce tendre, riche et douloureux poème en prose qui est aussi la simplicité même.

... Assise sur un strapontin du métro, les yeux baissés, « *glissants de lecture* », je lisais pendant ce trajet-là, « Petite nuit » de Marianne Alphant quand « *Ah j'lui ai mis en pleine gueule hier !* » Étendre mon regard m'a fait voir des baskets avec têtes de mort. Le relever m'a montré des ongles vernis de noir, des boucles d'oreille à pendeloques, et une frange recouvrant comme d'une voilette un nez masculin. Je replonge : « *Entendez-vous ce murmure des âmes et du chagrin ?* »...

**Béatrice NODÉ-LANGLOIS**

*PETITE NUIT*

*par Marianne Alphant*

*éditions POL / 248 p / 15 euros*